

Jean-Louis Tissier
16 décembre 2006

Prendre le chemin et faire de la géographie

Jean-Louis Tissier est Professeur à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

« Il faut voler longtemps encore pour apercevoir deux ou trois chemins, puis une digue minuscule au coin d'un lac où semble amarrée une barque. Ces premières traces de l'homme rayent soudain ineffaçablement la solitude, comme le diamant une vitre. »

Julien Gracq, « Amérique », *Lettrines 2*.



Chemin de Sare, Pyrénées atlantiques : ce chemin bide en basque aujourd'hui GR 10 mène au quartier de Lehenbizkai

Photo : Jean-Louis Tissier

Faire de la géographie implique la reconnaissance du chemin comme trace matérielle fondatrice, graphie élémentaire, dans la terre. De la ferme au champ, du village au hameau d'un village à l'autre, en suivant les chemins ; en les rajoutant les uns aux autres, la géographie et une grande partie de la famille des géographes ont d'abord parcouru la face rurale de la terre. En posant la question de sa figuration : faut-il représenter le chemin (et, dans l'affirmative, comment le faire ?) le cartographe lui donne une existence de papier et d'encre, une seconde trace. Il ouvre ainsi la voie à d'autres pratiques que celles du paysan, du chemineau, du hobo, tous peu diserts sur leurs chemins. La figuration introduit au commentaire de la carte qui est en géographie un exercice canonique, discours ou glose, sur ces lignes élémentaires et initiales.



Chemin d'Auxerre , Surgy, Nièvre vers la forêt de Frétoy

Photo : Jean-Louis Tissier

Tirée ainsi entre des points la ligne devient une composante d'un espace : entre terroir et territoire, entre le local et le régional, le chemin donne-t-il accès au pays ? Nos sociétés ont introduit dans leur mobilité une version pédestre, cycliste ou motorisée. Ce goût du « Tout Terrain » conduit à une redécouverte intéressée des chemins. Ce loisir de plein air, qui sous-tend la défense et l'illustration contemporaine des chemins est-elle une manifestation du retour au local ?

Cette familiarité concrète n'est jamais exclusive d'une pensée voire d'une méditation : le chemin a un sens et il fait sens. En chemin le géographe mémorise, médite : les impressions, sensations , réflexions de cette pratique animent, à l'oral ou à l'écrit, le discours du géographe. Vidal de La Blache lui-même tenait pour précieuse la trace de ces moments, il la considérait comme le vif du métier de géographe.

La pérennité matérielle du chemin se prête à des changements de fonctions : le chemin du labeur paysan est devenu celui de la sueur désirée du randonneur. La ruralité est alors investie par les pratiques urbaines des pèlerins laïques ou charismatiques. Souvent aussi, elle est squattée par des 4x4 sans scrupules qui y rejouent une version hexagonale du *wild west*. "Deballasté" le chemin de fer retourne au chemin de terre, sorte de contre-révolution des transports. Le chemin n'échappe pas à la patrimonialisation il doit être protégé, balisé et entretenu quand l'usage agricole, qui tassait, imprimait et tenait en lisière la forêt, a disparu.

Jean-Louis Tissier

Pour aller plus loin :

- Jean-Louis Tissier, « Chemins en géographie », *Les carnets du paysage* n°11, 2003. Spécial "cheminements". Editions Actes Sud/Ecole nationale du paysage.